



Pologne et Polonais

Souyris André

Pour citer cet article

Souyris André, « Pologne et Polonais », *Cycnos*, vol. 24.n° spécial (Hommage à Michel Fuchs), 2007, mis en ligne en 2021.

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/893>

Lien vers la notice <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/893>

Lien du document <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/893.pdf>

Cycnos, études anglophones

revue électronique éditée sur épi-Revel à Nice

ISSN 1765-3118 ISSN papier 0992-1893

AVERTISSEMENT

Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.

L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.

Le présent document a été numérisé à partir de la revue papier. Nous avons procédé à une reconnaissance automatique du texte sans correction manuelle ultérieure, ce qui peut générer des erreurs de transcription, de recherche ou de copie du texte associé au document.

EPI-REVEL

Revue électronique de l'Université Côte d'Azur

Pologne et Polonais dans le roman de Gustav Freytag : *Soll und Haben*

André Souyris*

Gustav Freytag (1816-1895) ne compte pas au nombre des écrivains véritablement importants du réalisme allemand tels ses contemporains Theodor Fontane (1819) ou Wilhelm Raabe (1831-1910). En son temps il fut pourtant, durant de nombreuses années, une autorité politique et littéraire, à la fois en tant que codirecteur de l'importante revue de tendance nationale-libérale *Die Grenzboten* où il affirma dans de nombreux articles sa position en faveur d'un nationalisme prussien, et en tant qu'auteur d'une œuvre abondante de dramaturge et de romancier¹. Il a connu un succès populaire important qui ne s'est pas démenti jusqu'à la dernière guerre mondiale. Les nombreuses rééditions à gros tirages sont à elles seules éloquentes et prouvent assez qu'on ne saurait sous-estimer l'influence qu'il a pu avoir dans la formation de la pensée de nombreuses générations d'Allemands². Sa contribution à forger une vision du passé allemand, sa glorification de l'héritage germanique, des vertus de la bourgeoisie et de la valeur du travail dans *Doit et avoir* comme dans ses *Tableaux du passé allemand* et ses romans historiques n'ont certainement pas joué un moindre

* Université de Nice-Sophia Antipolis.

1 G. Freytag a d'abord établi sa réputation d'écrivain par des pièces de théâtre qui ne sont pas toutes dénuées de qualités. Outre ses deux romans populaires *Doit et avoir* (*Soll und Haben*, 1855) et *Le Manuscrit perdu* (*Die verlorene Handschrift*, 1864) il est l'auteur notamment de cinq volumes de *Tableaux du passé allemand* (*Bilder aus der deutschen Vergangenheit*) parus entre 1859 et 1867, et de l'imposant cycle de six romans historiques *Les Ancêtres* (*Die Ahnen*) parus entre 1872 et 1880.

2 Entre 1855, date de la première édition, et 1925, date d'expiration des droits d'auteur, *Doit et avoir* n'a pas connu moins de 128 rééditions, avec un tirage total de 480000 exemplaires, dans la maison d'édition de l'ami de Freytag, Salomon Hirzel, à Leipzig, qui a également publié en 1887 la première édition des œuvres complètes, en 22 volumes, tirée à 5000 exemplaires très rapidement vendus. Il est toutefois surtout intéressant de relever qu'après la fin de la dernière guerre Freytag retrouva un moment la faveur du public. Dès le début des années cinquante des éditeurs encouragés par les influentes associations de réfugiés de l'Est ont publié en volumes bien reliés des extraits des *Tableaux du passé allemand* volontiers offerts en cadeau en diverses circonstances, et il est significatif qu'à la même époque la maison d'édition Droemer, à Munich, ait réédité avec un certain succès *Doit et avoir*, *Les Ancêtres* et *Le Manuscrit perdu*.

rôle que les travaux de ses contemporains proches, l'historien pangermaniste Heinrich von Treitschke (1834-1896) et Heinrich von Sybel (1817-1895) par exemple. Ils ont en effet été très lus.

Parmi les nombreuses interrogations que le roman invite à poser, il en est une essentielle : quelle est la valeur de la peinture offerte par Freytag des populations juives et slaves dans l'espace géographique où se situe l'action : la Silésie avec Breslau ainsi que des territoires polonais tels que la Galicie autrichienne et la Posnanie prussienne. Dans les deux cas il s'agit d'une image tendancieuse de nature à confirmer les préjugés et les stéréotypes traditionnels.

Une composante essentielle de l'œuvre : l'antislavisme

Il faut noter que le roman a paru en 1855, donc peu après les révolutions de 1848, l'échec du Parlement de Francfort dans sa volonté de créer un Empire allemand (1849) et la "reculade d'Olmütz" de la Prusse face à l'hostilité autrichienne, alors qu'elle tentait de reprendre à son compte une partie de l'œuvre du Parlement de Francfort (1850). *Doit et avoir*³ raconte le destin croisé et radicalement opposé d'Anton Wohlfahrt, au centre du roman, et de son ancien camarade de classe Veitel Itzig⁴. Jeune apprenti dans l'honorable maison de commerce T. O. Schröter, à Breslau, Anton acquiert une solide formation qu'il met entièrement au service de son patron auquel il voue une admiration inconditionnelle. Lors des événements révolutionnaires qui vont secouer la Galicie en 1846 et la Posnanie en 1848, il paiera courageusement de sa personne pour lui sauver la vie et préserver les intérêts de son entreprise. Après avoir organisé la résistance aux assauts des rebelles polonais contre le château de Rosmin⁵ devenu la propriété du baron von Rothsattel, il parviendra également à sauver de la ruine et du déshonneur cette vieille famille prussienne que le goût des fastes a poussée à des spéculations hasardeuses finissant par la faire tomber à la merci du courtier véreux Hirsch Ehrental et de Veitel Itzig devenu son associé. Outre une peinture sévère de la noblesse restée attachée à ses prérogatives, prisonnière de ses préjugés de caste et incapable de s'adapter aux temps nouveaux, Freytag veut essentiellement exalter les qualités de la bourgeoisie porteuse à ses yeux du renouveau de l'Allemagne sous l'égide de la Prusse. L'objectif avoué du roman est de montrer "le peuple au travail", c'est-à-dire en fait, les classes moyennes économes et laborieuses opposées aux Slaves et aux Juifs présentés quant à eux sous le jour le plus défavorable. Tandis

3 L'ouvrage sera dorénavant indiqué en note par les initiales S. H. L'édition utilisée est : *Soll und Haben*, Munich : Droemer Verlag, s.d.

4 "Itzig" : déformation populaire de Isaac qui se veut insultante et méprisante.

5 La ville appelée Rosmin dans le roman est Strzelno, ville de Posnanie où s'était constitué en mars 1848, comme dans beaucoup d'autres localités de la province, un Comité national polonais qui avait évincé l'administration prussienne et s'était substitué à elle.

qu'Anton Wohlfart, parangon de vertu, parviendra à force de travail et de dévouement à la réussite, tant au plan professionnel qu'au plan personnel, Veitel Itzig, dénué de tout sens moral, uniquement soucieux de s'enrichir, ira même jusqu'au crime pour parvenir à ses fins et finira misérablement son existence de véritable scélérat.

Freytag, fils d'un médecin longtemps maire de Kreuzburg, sa ville natale, tout près de la frontière polonaise, a lui-même indiqué très précisément dans ses *Souvenirs*⁶ que la réalité vécue constitue le support essentiel pour de nombreux passages du roman. L'action se déroule en grande partie à Breslau et dans les territoires polonais alors annexés par l'Autriche et la Prusse. L'évocation des événements révolutionnaires qui ont en 1846 agité Cracovie, en Galicie, occupe toute la première moitié du Livre III, et celle des graves troubles qui se sont produits en Posnanie, en mars 1948, l'essentiel du Livre IV (pas moins de six chapitres) et la totalité du Livre V (cinq chapitres). Quantitativement les parties du roman dont l'action est située en Pologne sont sensiblement égales à celles consacrées à des événements ayant pour cadre Breslau ou ses environs. Ce fait assez remarquable indique quelle place occupe dans *Doit et avoir* le problème des rapports germano-slaves. Après l'hymne au travail et l'exaltation des vertus bourgeoises qui constituent l'objet même de l'œuvre et sa justification, c'est, avec le problème juif, et en fréquente concomitance⁷ avec lui, l'élément historiquement et sociologiquement le plus intéressant. La manière dont le frontalier Freytag, qui s'est par ailleurs lui-même défini comme "Prussien jusqu'à la moelle"⁸, dépeint les Polonais et les rapports des Allemands des Marches de l'Est avec leurs voisins est très tendancieuse. L'antislavisme se manifeste dans *Doit et avoir* avec la même constance et la même violence, sinon plus, que l'antisémitisme. Ce sont là deux composantes essentielles de l'œuvre qu'il importe d'analyser pour situer idéologiquement le romancier "libéral" Gustav Freytag. Dans les pages évoquant la Pologne et les Polonais, Freytag qui s'est complu dans le rôle d'éducateur de la nation (*Volkspädagoge*) et a souvent été loué comme tel, apparaît bien davantage en propagandiste multipliant les clichés hostiles et déformant la vérité historique, au service d'un nationalisme prussien fièrement revendiqué qui justifie pleinement ce jugement de P.P. Sagave :

Une fois de plus, on voit que les écrits de Freytag ont habitué les Allemands, de longue date, à voir le problème germano-slave sous

6 *Erinnerungen aus meinen Leben*, Gesammelte Werke I, Leipzig, 1887.

7 Tous les personnages juifs du roman sont originaires de Galicie. Juifs et Slaves sont par ailleurs affectés de nombreux défauts communs dans *Doit et avoir* : malpropreté, ruse, manque de fidélité à la parole donnée, etc...

8 C'est le sous-titre d'une des premières contributions de Freytag pour les *Grenzboten* : "Preussen und Deutschland. Betrachtungen eines Stockpreussens" (*Grenzboten*, 1849, Nr. 6). Cet article est un des textes les plus passionnément "prussophiles" qu'ait écrit Freytag.

l'angle de l'inégalité des races. Freytag crée une opposition toute subjective entre les Allemands qui incarnent toutes les vertus et les Polonais qui incarnent tous les vices. Il parvient ainsi à susciter une ambiance qui leur est défavorable. Il ne tente aucun effort de synthèse, aucun souci d'équité n'intervient dans son raisonnement dont cette seule conclusion se dégage : les Slaves sont destinés à être éliminés ou absorbés par les Allemands.⁹

Le roman opère selon une dialectique simple : aux trois catégories, nobles, bourgeois et Juifs, correspondent respectivement les clichés de frivolité et superficialité, sérieux et honnêteté, cupidité et absence de scrupules. Les Slaves, quant à eux, cumulent les défauts : ils sont sales, fainéants, menteurs et ivrognes.

Tout ce qu'on peut appeler la partie polonaise du roman révèle de façon éclatante et caricaturale l'animosité qui a marqué pendant des siècles la conscience collective allemande vis-à-vis des peuples slaves. Si la France et l'Angleterre ont pu souvent être considérées en Allemagne comme les "ennemis héréditaires", si les exactions des troupes françaises dans le Palatinat, sous Louis XIV, et les guerres napoléoniennes ont pu, par exemple, exacerber à certains moments les sentiments hostiles, jamais ceux-ci n'ont été de même nature que l'aversion à l'égard des Polonais. Le terme de *welsche* utilisé notamment au XIXe siècle pour désigner les Italiens et surtout les Français n'a pas la même résonance péjorative que le terme de *Polack*. Il marque certes une dévalorisation par rapport à ce qui est "allemand", mais n'implique toutefois pas automatiquement la même hostilité que le terme de *Polack*, qui est injurieux. Tout ce qui est dit des Polonais dans les livres III, IV et V de *Doit et avoir*, à deux ou trois minces exceptions près, traduit le mépris inscrit dans une longue tradition allemande. C'est que le fossé séparant les Prussiens protestants des Polonais catholiques et des Juifs galiciens, ainsi que l'a relevé Johannes Gross, était bien différent et bien plus profond que celui qui les séparait de leurs voisins de l'Ouest :

Les colons prussiens étaient séparés des Polonais non seulement par l'identité nationale et la langue, mais également par la religion. [...] Leurs grandes vertus s'exprimaient aussi sous la forme de mépris envers les Polonais dont le mode de vie indolent leur paraissait inférieur ; le seul terme véritablement injurieux envers un autre peuple qu'aient utilisé les Allemands était celui de *Polack*.¹⁰

9 P.P. Sagave, "Survivance des romans de Freytag", in : *Recherches sur le roman social en Allemagne*, Aix-en-Provence : Publication des Annales de la Faculté des Lettres, Nouvelle série n° 28, 1960.

10 Johannes Gross, *Die Deutschen*, München : DTV (1971), p. 44ss.

Dans les premières pages de ses *Souvenirs*, Freytag donne lui-même de précieuses indications pour l'appréciation de ses jugements sur la Pologne :

Je n'ai aucun mérite à m'être trouvé du côté qui a obtenu les plus grands succès dans les batailles de mon époque. Je le dois aux circonstances qui m'ont fait naître Prussien, protestant et Silésien, tout près de la frontière polonaise. C'est le fait d'être un enfant de la frontière qui m'a de bonne heure fait découvrir mon identité allemande différente de toutes les autres : en tant que protestant j'ai pu très vite, et sans douloureux obstacles, avoir accès au libre savoir, et en tant que Prussien j'ai grandi dans un Etat où le don de chacun à sa patrie était chose naturelle.¹¹

Il était sans doute impossible à un Prussien protestant né en Silésie d'être objectif, de parler sans passion partisane de la Pologne et de ses habitants. Toute la peinture du monde slave dans *Doit et avoir*, par son schématisme unilatéral, concourt à développer chez le lecteur des réflexes conditionnés et à le mystifier au lieu de l'inviter à découvrir un univers différent dans ses aspects singuliers. Comme dans beaucoup d'autres œuvres du XIXe siècle, la peinture de la réalité polonaise dans *Doit et avoir* est faussée par un ensemble de préjugés nationalistes et antislaves : dans l'esprit de Freytag, la Prusse est l'incarnation même des valeurs garantes de progrès dans les domaines économique, social et culturel, elle a une véritable mission civilisatrice à accomplir, notamment dans les territoires "arriérés" de l'Est, et par là même sont légitimées ses entreprises pour briser les résistances à l'évolution qu'elle a vocation à promouvoir. Telle est l'idée simple, ou simpliste, qui sous-tend toute la peinture. Les détails abondent dans les trois livres considérés de *Doit et avoir*, soulignant non seulement la supériorité de la civilisation de l'Allemagne, mais encore la supériorité morale des Allemands opposée aux vices fondamentaux des Polonais. On peut dire que le tableau est tout entier grossièrement organisé en fonction d'une insinuation : la Pologne est incapable d'assumer elle-même sa propre administration et les travers de ses sujets sont cause d'un extraordinaire arriération. Le régime de tutelle s'impose pour une nation aussi infirme et c'est une exceptionnelle chance de l'histoire que l'Allemagne voisine soit à même d'assurer la prise en charge.

Les événements révolutionnaires

Les pages consacrées à l'évocation des événements révolutionnaires sont très nombreuses et sans doute celles qui ont dû le plus fasciner les lecteurs de Freytag, le "large public" amateur de romanesque tout particulièrement. Bien avant *Les Ancêtres* qui ne devaient commencer à

¹¹ *Erinnerungen aus meinem Leben*, GW I, p.4.

paraître que beaucoup plus tard, à partir de 1872, Freytag y révèle, en un certain sens son goût pour le roman historique : *Doit et avoir* est un "ouvrage historique" au sens balzacien du terme, dans la mesure où la mise en œuvre romanesque de l'histoire, fût-elle celle de l'époque contemporaine en est un aspect essentiel. La peinture de l'insurrection des paysans polonais de Posnanie dans les livres IV et V n'est d'ailleurs pas sans quelques analogies avec la peinture des insurgés Chouans en Bretagne tracée par Balzac, et l'image du sous-développement, en particulier, est assez frappante dans *Doit et avoir* et *Les Chouans* pour être notée. Mais en même temps apparaît déjà là une différence fondamentale. Balzac a nettement montré, comme le souligne P. Barbéris dans *Balzac et le mal du siècle*, que l'insurrection chouanne s'explique par la misère et l'ignorance des paysans du bocage¹². La peinture que donne Freytag des insurgés polonais de Galicie ou de Posnanie ne laisse en revanche apercevoir qu'aux lecteurs les plus perspicaces du roman, "en creux" en quelque sorte et contre le gré de l'auteur, que c'est aussi la "féodalité" et le patriotisme national qui poussent une population de miséreux à la révolte. C'est une constatation significative. *Doit et avoir* n'atteint pas le grand art réaliste qui révèle tout l'aspect caché d'une société et d'une époque, dévoile tout un monde avec ses affrontements profonds et leurs racines. Freytag n'est pas Balzac, tant s'en faut, et au lieu de montrer les conditions politiques, économiques et sociales qui permettraient au lecteur de mieux comprendre les causes et le sens de cette révolution, il s'en tient dans ces épisodes évoquant les événements révolutionnaires qui ont secoué la Pologne en 1848 — après ceux de 1830 et avant ceux de 1869 — au pittoresque d'aventure du roman feuilleton. Une constante remarquable saute aux yeux du lecteur d'aujourd'hui, non obnubilé par les préventions qui ont faussé le jugement de plusieurs générations d'Allemands : le mépris. Les Polonais en général et les insurgés en particulier sont tout au long de ces pages systématiquement présentés sous les traits les plus propres à susciter l'antipathie du lecteur.

Nombre de passages évoquent un peu comme dans l'épopée de Goethe *Hermann et Dorothee*, la misère des populations partout où passe la guerre. L'humanité d'Anton s'émeut au spectacle de désolation qu'il découvre à la frontière et il est prêt à donner une obole pour qu'on serve au moins un peu de soupe aux malheureux. Sa réaction est généreuse, mais on est loin pourtant du cri de révolte indigné et spontané que le spectacle des injustices soulevait dans les pièces du *Sturm und Drang*. Anton ne voit que la pellicule la plus superficielle du réel et l'attente imposée par des contrôles administratifs dans une pièce en désordre et mal éclairée suffit par exemple pour lui faire condamner péremptoirement le mouvement de révolte des Polonais : "Si c'est là le visage de la révolution, il est bien laid"¹³. Le

¹² Pierre Barbéris, *Balzac et le mal du siècle*, Paris, 1970, t.I, p. 780.

¹³ S. H., III 2, p. 263.

spectacle de la rue dans Cracovie insurgée ne peut évidemment que soulever la plus profonde réprobation chez des hommes d'ordre et de méthode comme Traugott Schröder, l'honorable commerçant de Breslau, et Anton, son élève zélé. La seule chose retenue de la révolution qui se déroule sous leurs yeux, c'est qu'elle est génératrice de désordres et d'excès, et toutes les pages consacrées à l'émeute contribuent à inspirer la crainte des masses populaires et la répulsion vis-à-vis de la populace surexcitée. Les expressions qui reviennent sans cesse sont les expressions péjoratives de "masses populaires"¹⁴, "populace"¹⁵, "racaille des rues"¹⁶, "voyous"¹⁷, et le soulagement qu'éprouve Anton, après une nuit d'émeute, en voyant enfin le matin défiler sous sa fenêtre les troupes régulières est significatif, comme la longue description suivante qui insiste sur les ravages causés par les insurgés, ridiculisés comme des révolutionnaires en peau de lapin détalant avec couardise à la seule vue des uniformes du corps expéditionnaire. On est loin des sans-culottes tenant tête aux troupes prussiennes à Valmy ! Les insurgés polonais n'apparaissent jamais comme des révolutionnaires qui combattent contre une oppression étrangère et pour défendre une cause, mais toujours comme une populace méprisante qui détruit tout, menace l'ordre et la vie même des honnêtes gens.

Cette impression va plus tard être encore renforcée par les longues descriptions fort simplistes consacrées à une émeute contre les colons allemands qui éclate à Rosmin, un jour de marché¹⁸, et à l'assaut en règle qui se produit dans les semaines suivantes contre le château voisin devenu la propriété du baron Oskar von Rothsattel¹⁹. Freytag note bien que le pays est en effervescence, que le feu de la révolte couve, mais rien ne permet jamais de soupçonner d'autres mobiles à ce qui se passe que les bas instincts d'un peuple de gueux et de fripons. Les rôles sont répartis avec une clarté qui semble leur donner un caractère d'évidence : d'un côté il y a des Allemands qui défendent leurs biens ainsi que l'ordre qui est la condition de tout progrès et de toute prospérité, de l'autre une populace ivrogne, cupide et jalouse dont l'agitation paralyse le développement de l'agriculture et du négoce. On apprend ainsi que le vent de la révolution souffle, mais jamais ne se pose la question de ce qui peut bien être à l'origine de ces orages : ils paraissent décidément avoir le même caractère épisodique que les cataclysmes naturels et on doit évidemment chercher de même à se prémunir contre eux. Le lecteur apprend tout au plus que de nombreux Polonais

¹⁴ *Ibid.*, p. 273.

¹⁵ *Ibid.*, p. 273.

¹⁶ *Ibid.*, p. 274.

¹⁷ *Ibid.*, III 4, p. 308.

¹⁸ *Ibid.*, IV 6, p. 447 ss.

¹⁹ *Ibid.*, V 3-4-5, pp. 505-555.

portent à leur casquette une cocarde aux couleurs de leur patrie. De façon révélatrice celle-ci est qualifiée de “cocarde étrangère” : les Allemands sont bien chez eux dans ces provinces slaves annexées et les Polonais y sont sans la moindre hésitation considérés comme indésirables !

Les émeutiers ne sont rien d'autre que de la racaille cherchant toutes les occasions pour piller et commettre mille crimes odieux. Par contraste les défenseurs de l'ordre établi et des institutions apparaissent *ipso facto* comme les défenseurs de la société elle-même et toute la colonie allemande éprouve le même sentiment de délivrance qu'Anton après les funestes journées, lorsque la situation est selon le terme consacré “reprise en mains” et qu'en somme la civilisation a une fois encore été sauvée contre une menace barbare. L'insulte à l'Etat est chose tout à fait insupportable et déclenche chez tous ceux qui entourent Anton des réactions de douleur et d'indignation qui n'ont besoin de nulle justification, dont la légitimité semble évidente. Toute mise en cause, par les Polonais, de l'ordre dont les Allemands sont les garants est ressentie comme une flétrissure intolérable et comme un acte dont les coupables doivent être châtiés.

Ces coupables, qui plus est, sont à tous égards méprisables et pas moins d'une douzaine de pages à la fin du livre IV sont entièrement consacrées à montrer la supériorité des Allemands réussissant toujours à sortir victorieux, sinon absolument indemnes, des traquenards qui leur sont sournoisement tendus. La louange du patriotisme et des “vertus prussiennes” qui fait contrepoint à l'incivisme, à la couardise et à l'inorganisation des Polonais prend des accents caricaturaux qui peuvent rappeler au lecteur français les plus naïves pages du chauvinisme nationaliste dans quelques manuels d'histoire ou de morale de la Troisième République après 1870 et 1918 ! La description des attaques polonaises contre le château-forteresse du baron von Rothsattel et celle de l'héroïque résistance des Allemands n'occupent pas moins d'une cinquantaine de pages du Livre V²⁰. Freytag s'est appliqué à composer là quelques pages pleines d'intensité dramatique et susceptibles d'émouvoir ses lecteurs, mais le comportement des Polonais n'est jamais dépeint comme celui d'insurgés, de gens qui se dressent contre un système politique et social, contre un ensemble de choses jugées intolérables, mais comme celui de brigands de grand chemin qui volent argent et victuailles et ne pensent qu'à faire ripaille. La riposte organisée par les Allemands contre de tels énergumènes n'est plus alors qu'un geste d'autodéfense qui porte en lui-même sa légitimation.

La narration de l'attaque du château, dans un chapitre de longueur exceptionnelle, représente une sorte de morceau de bravoure comme il est de rigueur dans le roman-feuilleton de bonne tradition. Il s'agit d'une sorte de jacquerie contre les Allemands menée par des nobles polonais qui ont tout

²⁰ S. H., V 3-4-5, pp. 507-554.

du réître et aucune des qualités généreuses du Götz von Berlichingen de Goethe ou du Karl Moor de Schiller. L'affaire est rapportée un peu à la manière des romans d'Alexandre Dumas, mais jamais le lecteur ne rencontre le moindre détail qui pourrait laisser deviner que la révolte des Polonais a profondément un sens de contestation.

Une seule notation, tout au long de ces pages, indique le caractère révolutionnaire des événements : elle est fort brève, et il est révélateur qu'elle soit placée sous le signe de la dérision et du sarcasme. La désinvolte réponse de von Fink au porte-parole des assiégeants marque clairement les positions : il n'existe pas de gouvernement polonais légal, il ne saurait y avoir deux autorités concurrentes et il n'est pas le moins du monde concevable que celle de la Prusse soit mise en question. Tous les détails du récit postulent l'irrévocable bon droit des Allemands et le caractère de hors-la-loi de leurs adversaires.

C'est là, sans doute, qu'on touche le plus au point faible du roman, à ce qui relègue *Doit et avoir* à bonne distance du grand roman réaliste : dans toutes ces pages consacrées aux événements révolutionnaires de Pologne, d'importance historique considérable et qui posaient un difficile problème à l'Europe d'alors et singulièrement à l'Allemagne où vivait et écrivait Freytag, on a affaire à une description certes très vivante, mais qui ne projette jamais une lumière tant soit peu éclairante sur les faits évoqués. *Doit et avoir* est loin d'être sur ce point un véritable "document", un témoignage de réelle valeur. Jamais Freytag ne pose ni même laisse deviner dans ces pages les problèmes qui étaient ceux de la Pologne vers le milieu du XIXe siècle, ceux de sa transformation économique et sociale, du développement de son identité et de ses rapports avec les trois puissances occupantes qu'étaient la Russie, l'Autriche et la Prusse. On ne trouve pas une ligne suggérant que les troubles décrits pourraient résulter de la politique de ces puissances dans les territoires polonais, du traitement plus ou moins rigoureux qu'elles lui imposaient selon les moments. Rien n'indique par exemple au lecteur que les divers soulèvements, depuis 1830-1831, attestaient au moins la permanence d'un sentiment national polonais vif, toujours et partout prêt à s'enflammer. Jamais il n'est possible de découvrir, en somme, cette explication des événements que fournissent les romans de Walter Scott. L'éloge qu'Augustin Thierry a adressé à celui-ci d'avoir souvent su dévoiler dans ses œuvres sur l'Ecosse et l'Angleterre ce que les historiens de métier avaient été incapables de voir n'est en aucun cas applicable à Freytag :

Jamais [Walter Scott] ne présente le tableau d'une révolution politique ou religieuse sans le rattacher à ce qui la rendait inévitable, à ce qui doit, après elle, en produire d'analogues, au

mode d'existence du peuple, à sa division en races distinctes, en classes rivales et en factions ennemies.²¹

On ne saurait mieux dire, et mieux souligner l'écart de génie qui sépare Freytag d'écrivains comme Walter Scott ou Balzac²² : ce qui, chez eux, fascine le lecteur, c'est, bien sûr, le réalisme et le pittoresque des tableaux, mais ils ne s'en tiennent pas là, ils vont au-delà du pittoresque pour atteindre l'explicatif. Freytag laisse ici intégralement le lecteur sur sa faim, rien ne permet qu'il puisse interpréter ce qui se passe comme l'expression d'une forme de résistance intérieure polonaise à l'entreprise de colonisation germanique. Le récit des événements qui secouent la Pologne ne manque ni de couleur ni d'une certaine intensité dramatique, mais la vision manichéenne qui le soutient est d'une excessive partialité. *Doit et avoir* est un roman et on sait qu'il y a une "liberté du romancier" : traiter comme des épiphénomènes des événements d'une telle gravité que ceux dont il s'agit, relève cependant d'une cécité dont on peut penser qu'elle résulte moins d'une incapacité à saisir le réel historique que de la mauvaise foi au service d'une visée idéologique.

L'irresponsabilité de la noblesse

Freytag a été constamment sévère pour la noblesse. Son œuvre, sur ce point précis comme sur bien d'autres, se situe au pôle opposé de celle de Fontane. Nobles et aristocrates ne lui ont jamais inspiré la bienveillance qu'on trouve dans les romans de Fontane pour le type humain du *Junker*. Les défauts de la noblesse sont montrés dans *Doit et avoir*, comme dans les pièces de théâtre antérieures, sans la moindre indulgence²³. La noblesse polonaise est toutefois traitée, on ne s'en étonne pas, avec infiniment plus de rigueur que la noblesse allemande : c'est qu'elle présente, selon Freytag, absolument tous les défauts de celle-ci sous une forme exacerbée et que viennent s'y ajouter des travers spécifiques liés au tempérament polonais. Les nobles polonais dépassent avant tout leurs homologues allemands en légèreté et irresponsabilité. Ils sont présentés comme des viveurs ignorant toute obligation ou nécessité morale, incroyablement arrogants et pleins de mépris pour le peuple. Les jeunes officiers nobles qui tentent de diriger le mouvement séditionnaire ne connaissent pour se faire obéir et respecter que la

21 Augustin Thierry, *Sur l'histoire d'Écosse et sur le caractère national des Écossais. Dix ans d'études historiques*, 1842.

22 On connaît la phrase célèbre d'Engels à propos de *La Comédie humaine* : "J'ai plus appris dans Balzac que dans tous les livres des historiens, économistes et statisticiens professionnels de l'époque pris ensemble." (Fr. Engels, lettre à Miss Harkness, avril 1888).

23 Cf André Souyris, "Gustave Freytag et la Jeune Allemagne", in *Hommage à Maurice Marache*, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice, n°11, 1972.

méthode du knout. Capables de belles manières avec les étrangers, ils font marcher toute la misérable population polonaise à coups d'insultes et de cravache. Il faut admettre que *Doit et avoir* contient assez de matière, de détails saisissants, pour constituer une information non dénuée d'intérêt sur quelques aspects des mœurs en Pologne jusqu'au milieu du XIXe siècle. On y trouve beaucoup de scènes et tableaux qui illustrent remarquablement les manières de se comporter, brutales et rudimentaires, répandues alors dans les pays slaves et rappellent d'assez près les pratiques terribles de la Russie tsariste.

La noblesse polonaise est frappée de discrédit absolu par ce qui nous est montré d'elle dans le roman. Le spectacle que le baron et la baronne von Rothsattel découvrent à l'occasion d'une visite à leurs voisins polonais, la famille von Tarow, est loin de correspondre à ce que l'apparente distinction de ces nobles pouvait laisser soupçonner à Karlsbad ou telle autre ville d'eau en vogue de l'époque. Freytag se révèle ici bon observateur : placé par sa naissance au contact de deux civilisations, il connaît de nombreux aspects de la réalité slave et les pages du roman relatant la visite des Rothsattel à la famille von Tarow représentent une peinture vivante et sans doute largement authentique des hobereaux qui étaient répandus alors sur le territoire de la Pologne. On sait que ces nobles prodiges et insouciants, régnant sur d'immenses domaines qui en fait ne rapportaient souvent pas grand-chose, constituaient la "clientèle" de la petite oligarchie nobiliaire qui détenait le pouvoir depuis le XVIIe siècle et n'avait cessé, elle, d'augmenter sa richesse au détriment du reste du pays. Loin de représenter une classe cultivée, une élite capable de prendre en mains le destin de la Pologne pour promouvoir sa régénération, ils n'étaient qu'une caste de privilégiés dénués de toutes les qualités qui auraient pu fonder en quelque manière leurs droits. Les conditions d'existence de cette noblesse campagnarde ne sont pas mal dépeintes dans *Doit et avoir*, mais toute la description de ces représentants de la "haute société" polonaise et des misérables demeures pompeusement appelées leurs "palais" souligne la déchéance matérielle et morale. Si le peuple polonais est présenté dans toute la partie considérée du roman comme fruste, grossier et malpropre, Freytag souligne que la noblesse terrienne pêche d'exemple par de nombreux côtés. Derrière un vernis de surface, une fine pellicule mondaine, transparait une rudesse primitive²⁴. Les aristocrates polonais ne sont pas dépourvus de cette allure et de cette aisance qui distinguent les nobles des bourgeois et qui impressionnent Anton, en dépit de ses réserves mais la réalité que masque cette façade n'est

²⁴ Le tableau des mœurs et de la mentalité des hobereaux polonais dans *Doit et avoir* n'est pas sans rappeler à cet égard la peinture savoureuse d'en donner pour le XVII^{ème} siècle les célèbres *Mémoires* de Jan Chrystosom Pasek (1630-1701).

que plus choquante. On apprend en effet qu'ils savent recevoir²⁵ mais tout cela n'est révélé que pour mieux faire ressortir la désinvolture et le laisser-aller général, la négligence coupable vis-à-vis des enfants en particulier : quel abîme désastreux par rapport aux sérieux principes éducatifs allemands, au soin surtout avec lequel la bourgeoisie allemande s'applique à donner une solide formation à ses enfants, et quel jugement sévère le lecteur allemand est-il invité à porter par comparaison !

Doit et avoir contient toutefois dans ces pages une condamnation infiniment plus grave encore à l'égard de cette noblesse : l'amour et le sens de la patrie qui animent Anton et les Allemands lui font totalement défaut. La petite noblesse polonaise faillit à son devoir patriotique et est en fait accusée de trahison vis-à-vis de la nation, c'est-à-dire du crime suprême : dans les heures difficiles que traverse le pays son attitude équivaut à une démission, et tout suggère que des gens aussi oublieux de leurs responsabilités, entièrement adonnés aux plaisirs, au jeu, à la danse et au champagne frappé²⁶ ne peuvent valablement représenter la Pologne. Trahie par ceux qui devraient avant tous incarner les valeurs nationales, il ne restera dès lors à celle-ci qu'à se féliciter que la colonisation allemande la préserve de l'abîme, et la présence germanique au delà de l'Oder apparaîtra justifiée et souhaitable aux yeux de tout le monde. Telle est en effet la thèse que soutient explicitement le roman sur ce point.

La misère et les vices du peuple

Le comportement d'une partie de la noblesse polonaise pouvait incontestablement justifier au XIXe siècle le jugement sans mansuétude de Freytag. L'image du peuple qui ressort du roman, en dépit de quantité d'observations exactes, frappe en revanche tout lecteur non prévenu par son absolue partialité. Allemands et Polonais sont jugés avec deux poids et deux mesures. Le dénigrement sans nuance fait pendant de façon flagrante à la louange inconditionnelle, et l'accumulation de traits négatifs, de remarques franchement péjoratives oblige à admettre que l'intention est délibérément malveillante.

Les Polonais sont d'abord présentés comme un peuple de rustres abrutis par l'alcool. A partir du Livre III qui transporte, comme indiqué, une grande partie de l'action en terre polonaise, l'ivrognerie apparaît dans tout le roman comme le vice fondamental des Polonais. Leur intempérance est constamment rappelée, avec quelques autres vices dont l'évocation constitue une suite de leitmotiv : la paresse, la malpropreté, la propension au chapardage et au mensonge, point par point opposés à des vertus présentées

²⁵ S. H., IV 3, p. 418 : "Der Empfang was tadellos, von allen Seiten die wohlthuende Leichtigkeit eines sicheren Selbstgefüls."

²⁶ Voir notamment S. H., IV 3, pp. 419-420.

comme spécifiquement allemandes. Aux yeux des Allemands sérieux et travailleurs, les Polonais ne sont avant tout qu'un peuple de braillards ivrognes et sales.

Les auberges polonaises, que ce soit dans les villages, à Cracovie ou à Rosmin, le petit chef-lieu de Posnanie, sont exactement aux antipodes des auberges allemandes généralement imaginées comme impeccablement tenues, où les bourgeois aiment deviser paisiblement en tirant sur leurs longues pipes. Passé la frontière, c'est vraiment un autre univers que découvre Anton aux côtés de son patron Traugott Schröter et les surprises désagréables s'accumulent ensuite pour Anton et ses amis, dès l'arrivée sur les terres nouvellement acquises par le baron von Rothsattel à Rosmin. Les Polonais continuent d'être présentés comme un ramassis d'individus extraordinairement primitifs et butés, dont on ne peut pratiquement rien attendre et le cocher qui conduit l'attelage transportant Anton à Rosmin annonce déjà la difficulté des rapports que les nouveaux maîtres vont avoir avec les autochtones.

Les Allemands ne cachent pas leur mépris aux Polonais, mais ceux-ci leur rendent à leur façon la monnaie de la pièce, refusant de travailler et s'efforçant de subsister par la rapine. L'accueil des nouveaux colons par l'ancien intendant du domaine de Rosmin illustre bien la tension qui existait en Pologne vers le milieu du XIXe siècle entre les autochtones et les étrangers prussiens, autrichiens ou russes en d'autres territoires, ainsi que l'insécurité générale régnant dans ces provinces présentées comme encore en marge de la civilisation, de l'ordre social dans lequel s'épanouissent en Allemagne les arts et l'industrie. Anton et son adjoint tombent dans une sorte de repaire de brigands où leur vie même est à tout instant en danger. La description de leurs débuts à Rosmin, malgré beaucoup de détails excessifs, n'en a pas moins cette fois un incontestable intérêt documentaire. Depuis l'échec de la révolte déclenchée par les élèves-officiers le 29 novembre 1830 contre l'"occupant" tsariste, les troubles n'ont cessé d'affecter la Pologne et notamment, en 1846 et 1848, les territoires sous domination prussienne et autrichienne qui n'avaient pas, comme le vice-royaume de Pologne, été matés par la sauvage répression de Nicolas Ier. Les Livres IV et V de *Doit et avoir* offrent une peinture concrète des difficultés de tous ordres auxquelles étaient confrontés les colons allemands dans les provinces polonaises passées sous domination prussienne ou autrichienne lors des partages de la Pologne (1772 – 1795) globalement confirmés lors du Congrès de Vienne en 1815. Il faut d'ailleurs noter que les trois livres dans lesquels l'action se déroule essentiellement en territoires polonais sont de lecture souvent moins ennuyeuse que les parties du roman consacrées à la peinture du travail dans la maison de commerce T.O. Schröter à Breslau. La narration retrouve un intérêt de "suspense", le récit fait souvent naître chez le lecteur un sentiment d'attente angoissée, il y a un élément dramatique

tout à fait comparable à celui qui fascinait à l'époque les amateurs de roman-feuilleton. Mais le réalisme de Freytag, il faut encore le souligner, ne se compare pas à celui de Balzac ou Walter Scott et reste même bien en deçà du réalisme de Dumas ou Eugène Sue : jamais le moindre coin du voile n'est soulevé, qui permettrait de découvrir les causes historiques de la réalité décrite. Les pages consacrées par exemple à la description du château qui se dresse sur le domaine de Rosmin sont en elles-mêmes tout à fait dignes des descriptions analogues qu'on peut trouver chez Th. Fontane, G. Keller ou W. Raabe. Freytag réussit en particulier fort bien à évoquer l'impression de désolation des lieux qu'Anton définira comme "demeure pour les corneilles et les chauve-souris, mais non pour les hommes"²⁷, mais en dépit d'un bref rappel du passé rien ne permettra au lecteur, à aucun moment, de prendre conscience que l'état de ce château, comme l'état de décrépitude des villes polonaises, résulte de situations historiques bien précises. Tout suggère au contraire qu'arriération extrême des campagnes, délabrement des édifices, chaos général sont uniquement imputables au tempérament national polonais : la Pologne est un pays de laisser-aller. C'est le manque de sérieux, la nonchalance et l'impéritie de tout un peuple que le lecteur est invité à tenir pour responsable d'une situation de sous-développement qui contraste avec le fantastique progrès économique observable partout dans l'Allemagne d'alors. Les Allemands sont propres et travailleurs, les Slaves sont fainéants et sales, et de surcroît effrontés et arrogants. Il n'en est pas un, ou presque, qui ne soit, tout comme les Juifs, présenté sous des aspects exclusivement négatifs, au physique comme au moral. La visite au maître-valet d'une des fermes dépendant du château acquis par le baron von Rothsattel à Rosmin est ainsi rapportée :

Le maître-valet avait la charge d'un troupeau de vaches et d'une paire de bœufs de labour. Il habitait là avec sa femme et un berger simplet. Ces gens comprenaient mal l'allemand et n'inspiraient pas confiance. La femme était malpropre, sans chaussures et sans bas, et les jattes de lait semblaient n'avoir que rarement connu les vertus purificatrices de l'eau.²⁸

Comme tous ses compatriotes, la femme du maître-valet n'est qu'un souillon dont le portrait va permettre de faire ressortir, quelques pages plus loin, toutes les éminentes qualités d'un couple de fermiers allemands installés sur une autre ferme du château, et notamment de la jeune femme décrite comme une sorte de modèle idéal de la femme allemande.

²⁷ S. H., IV 1, pp. 381-383.

²⁸ *Ibid.*, III 2, p. 389.

Une oeuvre engagée

Libéralisme et nationalisme constituent deux axes essentiels de la pensée politique de Freytag. L'étude précédente de l'image de la Pologne et des Polonais montre bien que dans *Doit et avoir* le nationalisme éclipse le libéralisme. Le prussianisme exacerbé de Freytag a influé radicalement sur le jugement. Sa volonté de magnifier les Allemands et la nation allemande a faussé la vision du romancier et l'a poussé à présenter le diptyque sans nuances que nous venons d'évoquer. Le roman est organisé selon une répartition schématique en groupes opposés : la Pologne et les Juifs représentent le mal, tandis que le bien est défini par toute une conception de l'Allemagne et de la supériorité de sa civilisation. Le slavisme est dénoncé avec insistance et dans un esprit manifeste de dénigrement comme le danger contre lequel les Allemands doivent lutter sans relâche. Freytag qui s'est par ailleurs déclaré contre la "tendance"²⁹ en littérature et qui a, en particulier, si vivement critiqué la Jeune-Allemagne pour sa volonté d'engagement et ses parti pris, a reconnu lui-même, dans une déclaration sous ce rapport capitale et significative, que *Doit et avoir* est avant tout un roman engagé, une oeuvre qui a été essentiellement conçue comme contribution au service d'une cause politique précise. Les lignes suivantes, écrites le 23 août 1856 à son ami Geffken, soulignent avec franchise la visée apologetique du roman :

Si le public porte un jugement favorable sur l'aspect divertissant du livre, cela me convient évidemment, mais en allant au fond des choses, ce qui m'importait le plus dans ce travail, c'était la thèse défendue, et très précisément la thèse politique. Pour cette oeuvre comme pour d'autres à venir, cela peut être un fâcheux inconvénient, mais je veux bien renoncer à la gloire de l'écrivain qui ne s'obtient que par une totale liberté face à la vie réelle. Je sens profondément en moi une intense ferveur que je voudrais, mieux que tout, qualifier de prussienne.³⁰

On ne saurait être plus explicite, et cet aveu de Freytag vient encore confirmer ce que la lecture du roman fait de toute manière clairement apparaître : *Doit et avoir* n'est pas une oeuvre plus ou moins innocemment antipolonaïse et antijuive, l'auteur a très consciemment mis sa plume au service d'une idéologie. L'antislavisme de *Doit et avoir* est essentiellement, en définitive, un phénomène concomitant du chauvinisme prussien de l'auteur. C'est la volonté expresse d'exaltation du peuple allemand qui l'a animé avant tout, et pour donner plus de force au tableau, il n'a pas hésité à fausser les éclairages, à se montrer ouvertement partial. Ce nationalisme agressif qui transparaît dans tant de pages du roman et entraîne la peinture

²⁹ On entend par là une littérature engagée.

³⁰ Extrait de lettre publié par Johannes Geffcken, le fils de l'ami de Freytag, in : *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, NF Bd. XIII, Berlin, 1899.

simpliste que nous avons évoquée, s'était exprimé avec une virulence tout particulière, peu avant la rédaction de *Doit et avoir*, dans un article des *Grenzboten*: "La Prusse et l'Allemagne" qu'il faut rappeler ici et que l'auteur qualifie lui-même en sous-titre de "Considérations d'un Prussien jusqu'à la moelle". Freytag s'adresse aux petits Etats allemands dont l'existence est devenue à ses yeux dépassée. Dénonçant au nom du patriotisme allemand le particularisme comme caduc et considérant la Prusse de son temps comme la seule puissance en mesure de réaliser l'unité de l'Allemagne, Freytag lui assigne l'unification comme mission prioritaire, après l'écroulement de la tentative du Parlement de Francfort et le refus de la couronne d'empereur héréditaire par Frédéric-Guillaume IV (avril 1849). La Prusse leur tend une main fraternelle pour les inviter à former une "Allemagne nouvelle", mais Freytag n'hésite cependant pas à prévenir ses compatriotes qu'au nom de l'intérêt bien compris de l'Allemagne toute entière l'Etat des Hohenzollern s'imposera par la force s'il le faut :

Si les Prussiens acquièrent la conviction qu'ils ne peuvent en rester aux anciennes frontières et à l'ancien ordre des choses, que la force que nous sentons en nous exige de plus vastes espaces, une plus grande liberté de mouvement, alors, avec douceur ou par la force, nous prendrons ce dont nous avons besoin pour devenir un véritable Etat, compact, à l'intérieur de frontières bien délimitées. Et nous contraindrons ceux qui refusent l'union avec nous à se joindre à nous, si cela est à notre avantage.

Nous sommes habitués à lutter contre le monde entier et à tout risquer pour tout gagner. Et voilà peut-être, là encore, une différence entre la Prusse et ses adversaires en Allemagne ; nous sommes prêts à combattre jusqu'à la dernière goutte de sang pour arriver à ce que nous voulons ; car nous avons un but, une grande idée pour laquelle nous vivons, et nos adversaires, eux, ne l'ont pas. Et si les ennemis nous assaillaient de toute part et si, lors d'une ultime grande bataille des nations, nos armes d'excellence et notre chance nous trahissaient — ce que nous ne redoutons absolument pas —, nous sommes un peuple de guerriers et nous préférons périr que de baisser l'étendard que nous avons planté dans la Marche de Brandebourg, en Prusse, en Silésie et sur le Rhin : votre propre étendard, à vous les Allemands, l'étendard d'un grand Etat allemand [...]. Nous pouvons périr, et tout homme en Prusse préférera mourir que de subir une misérable et pitoyable existence, dans les ruines et la désagrégation, sous une domination étrangère, sous tutelle russe, anglaise et française. Il est encore temps. Nous, Prussiens, tendons fraternellement la main à tous les peuples germaniques, avec une grande loyauté, pour devenir avec eux des "Allemands". C'est maintenant à eux de choisir. S'ils refusent de créer avec nous une

Allemagne nouvelle, nous la bâtirons seuls, malgré eux, et cette nouvelle Allemagne portera alors le nom de Prusse.³¹

Les déclarations contenues dans *Doit et avoir* sur le rôle utile et bienfaisant que les “colonisateurs” allemands sont appelés à jouer en Pologne ne peuvent prendre après la lecture de telles prises de position qu’une résonance plus nette et menaçante encore. Si les Allemands se sentent trop à l’étroit dans leurs frontières, comment concevoir que des territoires restent en jachère à leurs portes, qu’ils renoncent délibérément à porter la civilisation allemande là où un vide politique, économique et culturel l’appelle ? Ils resteront et s’imposeront par la force si c’est nécessaire. Le roman ne laisse là-dessus aucune ambiguïté : le jeune noble allemand von Fink tiendra bon et s’établira à Rosmin pour germaniser un coin de terre slave. La fin de *Doit et avoir* rejoint ici de façon frappante les positions proclamées quelques années auparavant dans les “Grenzboten” à l’adresse des Etats allemands. L’intérêt supérieur de l’Allemagne justifie l’occupation d’un pays que les habitants sont incapables de faire progresser et prospérer. C’est l’argument bien connu de la mise en valeur utilisé par les pangermanistes. Les Polonais sont en tout cas prévenus : il faudra qu’ils s’inclinent, Fink et sa jeune épouse Lenore maintiendront énergiquement, contre vents et marées, le drapeau de la civilisation allemande.

Le point de vue résolument nationaliste qui se manifeste avec de plus en plus de force dans le roman n’a pu que combler d’aise toute une partie de l’opinion allemande. Ces lignes d’une thèse soutenue le 8 juillet 1933 à l’Université de Cologne sont fort révélatrices à cet égard :

Dès sa jeunesse, alors que de nombreux écrivains et poètes, par rêverie romanesque ou pour le simple plaisir de s’opposer, exprimaient leur sympathie envers la Pologne, Freytag ne s’est jamais laissé entraîner dans ce tourbillon insensé. A présent, en homme mûri, il fait dans ce roman clairement front contre les Slaves. De nombreuses pages de cet ouvrage à multiples facettes nous invitent à tourner le regard vers l’Est, et le point de vue de l’auteur face à la réalité polonaise est toujours manifeste. Le sentiment national de Freytag a rarement opté pour des termes combatifs et guerriers mais, ici, contre les Slaves en tant qu’adversaires originels de son peuple, il exprime sa pensée sans ambages.³²

S’agissant du problème slave l’auteur loue ainsi Freytag de ne pas avoir laissé troubler son regard par ses opinions libérales, et lui fait surtout mérite de s’être montré patriote convaincu, de ne pas avoir cédé au pacifisme béat (comme cela avait été le cas en ce qui concernait le Danemark) condamné en tant qu’article premier du programme politique des

31 Gustav Freytag, “Preussen und Deutschland” (*Grenzboten* 1849, Nr. 6).

32 Erwin Laaths, *Der Nationalliberalismus im Werke Gustav Freytags*, Dissertation, Köln, 1933.

démocraties modernes. La conclusion apparaît logique après ce qu'on vient de voir :

Concernant la Pologne [chez Freytag] la composante nationale, inséparable de l'attachement au sol, a toujours pesé plus lourd dans la balance que la composante libérale. On peut même affirmer, pour ce qui est de la question polonaise, que le tiraillement permanent entre les deux tendances ne joue pas. Sur ce point, c'est uniquement l'Allemand sûr de lui, combatif et patriote qui parle. La position de Freytag vis-à-vis de la Pologne est peut-être l'aspect le plus positif de son engagement patriotique, car il se manifeste dans toute sa pureté et sans la moindre ambiguïté.³³

Telle est la lecture qui devait en effet être faite et qui a effectivement été faite. Telle est la direction de pensée que tout suggère dans la manière dont est traité le problème slave : les adeptes du national-socialisme ne s'y sont pas trompés et ont bien vu quel outil de propagande pouvait représenter *Doit et avoir*, en dépit de ses faiblesses, sur une question leur tenant particulièrement à cœur. Freytag ne s'est décidément pas "égaré" longtemps dans les eaux de la Jeune-Allemagne. Un des dialogues importants du roman évoque à la fois le problème des rapports entre la bourgeoisie et la noblesse et celui des rapports des Allemands avec les Polonais. Sur cette question cruciale de l'histoire allemande les déclarations péremptoires d'Anton expriment, à n'en pas douter, la prise de position passionnée de Freytag lui-même :

"Quelle que soit la raison qui m'a, personnellement, amené ici, j'y suis maintenant comme un des conquérants qui ont arraché le pouvoir sur ce sol à une race moins forte pour promouvoir le travail non assujéti et la civilisation. Entre nous et les Slaves, c'est une vieille rivalité. C'est avec fierté que nous le ressentons : c'est de notre côté que sont la culture, l'ardeur au travail, le pouvoir économique. Ce que les propriétaires terriens polonais sont devenus dans cette région [...], ils le doivent d'une manière ou d'une autre, au courage et aux capacités des Allemands. Ce sont nos brebis qui ont permis l'amélioration de leurs troupeaux de moutons rustiques, et c'est nous qui fabriquons les machines qui leur permettent de remplir leurs tonneaux d'eau-de-vie. [...] Même les fusils avec lesquels ils cherchent à nous tuer ont été fabriqués dans nos usines ou leur ont été fournis par nos firmes commerciales. Ce n'est pas par des intrigues politiques que nous sommes devenus les maîtres de ce pays. Voilà pourquoi, aujourd'hui, tout représentant du peuple vainqueur qui se trouve ici est un lâche s'il abandonne maintenant son poste."³⁴

³³ Erwin Laaths, *ibid.*, p. 61.

³⁴ S. H., V 1.

Pareillement significatif est encore le sentencieux discours que tient Anton au fidèle serviteur Karl, exemplaire représentant de l'Allemagne, avant de quitter Rosmin. Le couplet patriotique à l'adresse du nouveau pionnier atteste bien que la présence allemande reste d'importance capitale aux yeux de Anton :

“Tu t'es habitué à vivre au milieu des étrangers, tu remplis toutes les exigences attendues d'un colon sur un sol nouveau. Si aucun plus noble devoir ne t'oblige à partir, tu dois rester ici, dans ce pays, comme l'un des nôtres. [...] Tu n'auras pas une vie facile, tu devras renoncer à beaucoup de confort, mais nous ne vivons pas une époque où un homme courageux doit rechercher la tranquillité pour engranger confortablement sa moisson. Tu es vaillant, tu n'es pas habitué à jouir, mais à conquérir. Derrière la charrue tu seras ici un soldat allemand qui repousse plus loin, contre nos ennemis, les frontières de notre langue et de nos coutumes.”³⁵

C'est là la parfaite expression de la doctrine politique des avocats de l'expansionnisme allemand. Anton, le porte-parole de la bourgeoisie allemande, se fait en fin de compte le champion de thèses qui seront reprises avec une extrême agressivité en 1891 par la Ligue pangermaniste. Freytag reviendra sans doute à plus de sérénité et prendra ses distances par rapport au chauvinisme raciste qui s'exprimera vers la fin du siècle. Un fait demeure : le roman véhicule dès 1855 l'idéologie nationaliste sur fond de racisme que reprendront en maintes variations les *Alldeutsche Blätter*, de 1894 à 1939. Le racisme antisémite venant s'ajouter à l'antislavisme et au nationalisme impérialiste qui constitue l'humus de l'œuvre, force est de constater que *Doit et avoir* renferme tout ce sur quoi le national-socialisme allait plus tard s'appuyer pour justifier l'idée de Grand Reich. Par la peinture contrastée de l'Allemagne et de la Pologne que nous venons d'observer *Doit et avoir* est bien l'œuvre engagée voulue par Freytag. Tout y exalte les réalisations matérielles, l'ordre social et la culture allemandes, tout y contribue à convaincre le lecteur que l'Allemagne peut être légitimement fière de ses progrès en tous domaines, à le prédisposer à cette idée que la “place au soleil” que revendiquera un peu plus tard le chancelier von Bülow, ne saurait être que la première. Avec *Doit et avoir* Freytag a bien contribué à créer ce grand courant de psychologie collective qui traverse la seconde moitié du XIXe siècle et marquera tout particulièrement l'époque du Reich bismarckien : comment les Allemands pourraient – ils renoncer à la possession du sol en Posnanie puisqu'ils sont seuls capables de le faire fructifier et comment pourraient – ils renoncer à incorporer dans l'Empire allemand et à germaniser des populations aussi arriérées et dans un état d'hébétéude aussi inouï que celles de ces territoires ? Le lecteur est ainsi préparé à recevoir l'enseignement de Treitschke, ami de Freytag, qui devait

35 *Ibid.*, VI 1.

bientôt se demander si l'Allemagne n'était pas le pays à qui était dévolue la mission d'assurer la paix dans le monde. La psychologie collective germanique devait être plus ou moins consciemment marquée par cette idée vers la fin du siècle : l'Allemagne, au premier plan de l'économie mondiale, de la science et de la culture avait en conséquence son mot à dire concernant la politique du monde, c'est-à-dire droit de regard partout dans le monde. Cette idée n'est pas à extrapoler du roman : *Doit et avoir* l'explicite à propos d'un cas concret alors brûlant : celui des territoires polonais alors annexés. Vis-à-vis de la Pologne le roman révèle tous les traits distinctifs de l'impérialisme politico – économique dans sa définition la plus classique. La propension d'un Etat puissant à se subordonner dans un but d'exploitation économique d'autres peuples ou nations, par la force des armes si besoin est, est présentée comme chose naturelle et nullement choquante puisque devant servir au développement du pays colonisé qui, laissé seul, resterait infirme. Le roman adhère ainsi, en quelque sorte, à la pensée mercantiliste de la bourgeoisie allemande et justifie la notion d'expansion d'un territoire étranger au nom de considérations politico-économiques, par les besoins du commerce d'une part et un messianisme civilisateur d'autre part.

Conclusion

Ce qui précède montre assez les limites de l'image de la Pologne offerte par le roman. Si l'évocation des paysages et de quelques aspects de la vie en Pologne au XIXe siècle se recommande par la justesse de l'observation, *Doit et avoir* offre des Polonais, qu'ils soient nobles ou paysans, un tableau excessivement partiel et partial à la fois. Le Silésien Freytag connaissait bien ses voisins polonais et, comme beaucoup de ses compatriotes, ne les aimait guère. Son patriotisme prussien l'a conduit à donner d'eux une image déformée qui, en poussant à l'extrême les défauts et en généralisant systématiquement les observations, devient franchement inexacte et injuste. Le lecteur est mis en présence de personnages uniformément mauvais et pervers, alors qu'inversement dans la partie du roman consacrée à la peinture de la bourgeoisie allemande il ne rencontrera que des êtres parés de toutes les vertus. L'apologie de l'Allemagne a pour pendant le dénigrement systématique de la Pologne, et le manque absolu de nuances nuit aux deux tableaux : dans les deux cas on a affaire à des personnages souvent faux, souvent trop éloignés de la réalité. L'antislavisme du roman est tout aussi patent que son antisémitisme, et peut-être plus radical encore³⁶. Les effets néfastes qu'a pu avoir cette imagerie d'Épinal ne doivent pas être sous-estimés. La vision de la Pologne proposée a sans aucun doute, et à proportion même du succès rencontré par le roman, contribué à masquer pour beaucoup d'Allemands la vérité qui aurait pu

³⁶ Les deux ne sont d'ailleurs pas sans interférences : tous les Juifs du roman sont originaires de provinces polonaises.

permettre l'établissement d'une relation différente avec leurs voisins de l'Est. La qualité des grands romans réalistes du XIXe siècle tient à l'exactitude du reflet, à la charge de vérité que confère à leurs peintures l'objectivité des descriptions de la réalité — historique ou contemporaine — qui sont trop absentes chez Freytag. Il faut, dans ce contexte, toujours citer Balzac dont l'art dévoile avec une extraordinaire acuité, par-delà ses goûts et ses préjugés personnels, le tréfonds de la société de son temps, sa réalité la plus secrète et essentielle. On peut rappeler aussi que la sympathie de Fontane, le grand représentant du réalisme allemand, pour le type humain du Junker, quelque évidente qu'elle soit dans son œuvre romanesque, ne falsifie pas non plus la peinture, et ses romans en disent beaucoup plus, sans le moindre pédantisme, sur les conditions matérielles d'existence des nobles de la Marche de Brandebourg et sur l'atmosphère générale de l'époque que ce que *Doit et avoir* nous révèle sur la société polonaise, et même sur la bourgeoisie de son temps à laquelle il a voulu dresser un monument. L'arrière-plan des événements révolutionnaires reste, comme nous avons vu, entièrement caché au lecteur. Sans poser la question de savoir quelle totalité de réel doit révéler le roman du type auquel de réfère *Doit et avoir*, du moins est-on en droit d'exiger qu'il pénètre en profondeur quelques pans de concret et en fasse surgir leur authentique vérité : qu'il n'en soit rien concernant une situation historique d'une telle portée que celle des événements révolutionnaires de Pologne au milieu du XIXe siècle est particulièrement préjudiciable à la qualité de l'œuvre et dangereux au niveau de son impact sur le public. Les aristocrates polonais ou russes criblés de dettes colossales et continuant à dilapider des fortunes dans les villes d'eaux d'Europe occidentale, ont bien existé durant tout le XIXe siècle. Leurs excentricités sont bien connues aussi : il y a là tout un décor social et une atmosphère que la littérature polonaise et russe a souvent et magistralement évoqués. Suggérer que l'aristocratie polonaise était exclusivement composée de tels monstres de paresse et de vice, que la noblesse polonaise dans son ensemble se désintéressait à ce point de l'avenir du pays, équivaut à une falsification tendancieuse de l'histoire, à une manipulation du lecteur. La systématisation a permis à Freytag d'accréditer l'idée que la Pologne était un pays ne disposant pas lui-même des moyens d'influer sur son destin et qui devait donc être pris en charge par son puissant et efficace voisin allemand. S'il est vrai que beaucoup de propriétaires polonais ne s'occupaient guère de leurs terres, sur lesquelles souvent ils ne résidaient pas, il n'est pas moins vrai que de nouvelles tendances se manifestaient et qu'en Pologne et en Russie certains nobles, à l'époque où Freytag écrivait *Doit et avoir*, étaient désireux d'améliorer le rendement de leurs domaines par l'introduction de méthodes modernes et de modifier aussi la condition paysanne. L'exemple de Tolstoï est célèbre, il n'a pas été unique : la création de sociétés et de nombreuses publications pour promouvoir le progrès agricole, à l'image de l'Allemagne, attestent que la Pologne n'était

pas uniquement peuplée de ses propres fossoyeurs. C'est, répétons-le, son nationalisme sur fond de préventions probablement exacerbées encore par sa qualité de frontalier et par les circonstances historiques dans lesquelles il écrivait qui a poussé Freytag à être d'une absolue injustice envers la Pologne. Le chauvinisme de Pouchkine³⁷ ou de Dostoïevski³⁸ concernant la question polonaise est un fait, pareillement révélateur, qui ne diminue en rien leurs qualités d'écrivain, mais qui ne constitue pour autant pas une excuse pour d'autres. Freytag n'avait sans doute pas à montrer dans *Doit et avoir* que l'agriculture, dans la région de Rosmin, n'était pas encore touchée par les découvertes de Justus von Liebig, mais le roman prendrait une autre signification s'il mettait en évidence, par exemple, les implications du système des latifundia et permettait au lecteur de découvrir quelques explications à l'archaïsme des méthodes et de l'outillage utilisés. Au lieu de faire comprendre que si rien n'a changé depuis des siècles, c'est notamment en raison de l'absence de marché et parce que n'existait pas en Pologne l'encouragement à développer les techniques de culture et d'élevage que constituait en Europe occidentale — Angleterre, France et Allemagne — la demande urbaine croissante, *Doit et avoir* n'offre qu'un tableau assez caricatural n'éclairant jamais tant soit peu le dessous des choses. Les parties du roman consacrées à la Pologne en offrent une image malveillante qui n'a sûrement pas prédisposé les esprits à un meilleur effort de compréhension.

Durant des générations le roman a été régulièrement offert en cadeau à l'occasion d'anniversaires ou de circonstances diverses et a longtemps figuré, à côté de la Bible dans la bibliothèque de nombreux foyers allemands. Il reflète comme toute œuvre l'insertion culturelle de son auteur dans une vision définie du monde, il est soutenu par une idéologie et a fourni à des générations de lecteurs les paramètres à partir desquels ils étaient invités à établir leurs jugements. On peut dire que son succès en a fait un classique de la bonne conscience allemande et que Freytag est bien, comme l'a souligné P. P. Sagave : "l'exemple le plus typique de l'écrivain qui se fait ouvertement l'auxiliaire des intérêts politiques de sa classe et de sa nation."³⁹ Dans *Doit et avoir* ainsi que dans toute son œuvre Freytag apparaît comme le héraut de la germanité incarnée dans la bourgeoisie et le peuple allemands invités à assumer une mission de rayonnement de leurs vertus et de leur civilisation. Si le roman constitue une sorte de panthéon des valeurs bourgeoises il a aussi, par l'unilatéralisme de la peinture des milieux polonais et juifs notamment, contribué à la propagation d'idées et de stéréotypes dont l'histoire a depuis tragiquement révélé les effets néfastes.

37 Voir son pamphlet à l'occasion de l'insurrection polonaise de 1830-1831: "Aux calomniateurs de la Russie", (1831).

38 On sait que les Polonais fiers de leur catholicisme romain sont souvent peints avec quelque mépris dans ses romans.

39 P. P. Sagave, o.c.